

A photograph of two skiers ascending a vast, snow-covered mountain slope. The skiers are seen from behind, leaving a trail of tracks in the snow. The lead skier is slightly ahead of the second skier. Both are using ski poles. The scene is brightly lit, creating long shadows and highlighting the texture of the snow. The overall mood is one of quiet determination and exploration in a high-altitude environment.

Michel Villaz

Traces sur papier

Micronouvelles

Michel Villaz

Traces sur papier

Micronouvelles

© Michel Villaz, 2022

ISBN numérique : 979-10-405-1390-2

Librinova”

www.librinova.com

Couverture : © Parc national des Ecrins / Robert Chevalier

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

"Le langage humain et le toucher sont les seules choses qui nous restent pour soigner les blessures - celles de la guerre, celles de la vie, celles des malheurs. Il faut être à jamais inconsolable."

Dimitri Bortnikov (entretien avec Augustin Trapenard, France Inter, 28 février 2022)

La lointaine

Je remonte la rue Sidi Rached, je n'avais pas eu besoin d'aller chez les marchands de nostalgie pour vouloir retrouver la petite chinoise. Là où je l'avais aimée, dans la chambre des glycines. Ce serait un simple aller et retour, juste pour flatter ma mémoire, me rappeler quelle soirée formidable ce fut dans cette villa de Tanger. La chaleur me fait ôter ma veste pourtant légère, je la porte sur l'épaule, je fais des rêves d'hiver. Un homme qui est fatigué est assis sous le magnolia devant chez lui. Je ne reconnais pas sa maison. J'ai dû me tromper. Revenant sur mes pas, je reconnais l'endroit où nous avons fumé notre première cigarette du lundi ou mardi de notre rencontre. Je m'engage maintenant dans la ruelle. Je reconnais le bougainvillier. Sa vue fait monter en moi la nostalgie, entendre chanter le tango du retour. Je m'approche de la maison, un citronnier dans la cour, et une glycine en fleurs sur la façade. Elle court sous les fenêtres de la chambre rouge. Je revois la marque sur le mur, à gauche de la porte d'entrée, vestige d'un bricolage inachevé. La maison semble calme, inhabitée. Je savais que je ne reverrai pas Wing Man. Comme l'homme à l'affût de son passé disparu, je suis dans une quête insensée. J'essaie pourtant de pousser le portail, la serrure est verrouillée. Comme de petits chiens reniflant l'étale du boucher, j'inhale à pleins poumons le parfum de la glycine qui parvient jusqu'à moi. Il est celui que nous avons respiré ensemble au réveil en ouvrant la fenêtre. Des images surgissent en moi, et je rêve d'écrire ce qui n'a pas été écrit sur ce moment bienheureux. Alerté par ma présence, un voisin vient à moi. Il est bienveillant. Je n'ai pas besoin de lui demander des nouvelles d'Agathe, le prénom occidental de Wing Man. Il me vante les mérites d'une femme avec un passé prestigieux. Sa disparition l'a rendu très triste. À l'enterrement d'Agathe, une foule nombreuse lui a rendu hommage, dans les couleurs du deuil sous différents continents, un arrangement en noir et blanc en particulier. Le ciel de novembre était gris, et dans les coeurs c'était un temps de blues. Petit à petit je perce le mystère des trois frontières. Je savais que Wing Man en avait traversé deux, entre son pays et l'Europe, entre l'Europe et le Maghreb. Elle m'avait parlé une seule fois d'une troisième frontière, élégante dans la robe neuve dont

elle venait de se vêtir. Elle ne pouvait pas me l'expliquer ni par la parole, ni par les yeux, ni par jeux de mains. Je comprends aujourd'hui que Wing Man en a eu assez d'explorer les ruines circulaires de ses échecs, d'aller en direction du commencement de sa vie pour y déceler l'origine de sa souffrance. Il y eut de l'amour partagé, j'en étais persuadé, une conversation à trois heures du matin entre nous me l'avait confirmé. Mais elle a choisi de s'éloigner à jamais pour échapper à ses douleurs. Elle a franchi sa troisième frontière. J'en souffre mais le respecte. J'aimerai toujours la rencontre de l'autre.

Trajet

Le départ du sentier est discret au détour de la route, caché par l'abondance du sous-bois. Son sol est moelleux, tapissé de feuilles mortes humides exhalant une odeur de pourriture, ou de champignons. Très vite, il grimpe dans la forêt de bouleaux. Leurs feuilles s'animent avec la brise du matin. Plus haut les conifères restent immobiles, insensibles à cette légère circulation d'air initiée par les premiers rayons du soleil. Un réchauffement matinal bien timide en cette fin d'automne. Paul marche silencieusement derrière Nora. Il sait qu'elle l'emmènera jusqu'au sommet sans l'égarer sur cet itinéraire qu'il ne connaît pas. Il ajuste son pas au sien, qu'elle maintient régulier et à un rythme maîtrisé : pas trop lent pour ne pas humilier Paul, pas trop rapide pour qu'il puisse suivre. En se frayant un passage au milieu des sapins, Nora accroche son abondante chevelure brune dans des branches trop basses. Bientôt le chemin débouche sur un alpage qu'une chute de neige précoce pour la saison a recouvert. Au pied d'un sapin, dans le rond de terre indemne de neige autour du tronc, un choucas vient gratter le sol pour trouver quelque pitance. Maintenant l'itinéraire gravit une pente soutenue. Le sol est assez froid pour retenir la neige fraîche. On entend pour seul bruit le crissement des pas des deux marcheurs. Nora s'arrête et se retourne vers Paul, sans lui parler mais pour l'interroger du regard sur son état physique. Il va bien. Il regarde les épines de pin dispersées dans les cheveux de Nora. Il s'approche d'elle, elle reste immobile, il enlève son gant et retire ces épines en lui souriant comme pour s'excuser de cette intervention qu'il ne veut pas intrusive. Elle ne bouge pas, ne le remercie pas. La marche reprend. Le soleil se fait plus généreux. La vue se dégage. On devine au loin le Mont Joccou, et la vallée encore embrumée. Un vautour plane sur le sommet caché derrière une rondeur du relief. Nora n'hésite pas : à chaque point du trajet où Paul n'aurait pas su quelle option prendre, elle tourne dans la bonne direction. Au moment où il aperçoit le sommet, spontanément il aurait tracé une ligne droite pour y accéder. Elle, sans ralentir s'enfonce à gauche dans une combe dont la sortie dévoile l'accès final au sommet, par une arête rectiligne d'une centaine de mètres. Paul jubile d'atteindre bientôt le but. Aventureusement, il anticipe son

plaisir. Dès les premiers pas sur cette arête enneigée, il sent qu'il doit assurer ses pas. La neige n'est pas stabilisée, seule la trace de Nora qui le précède est rassurante. De toutes les arêtes qu'il connaît en montagne, celle-ci n'est pas particulièrement étroite. Une largeur que l'on parcourrait sans regarder ni réfléchir en terrain plat. Mais celle-ci est bordée de deux pentes vertigineuses : à gauche peut-être la moins effrayante, seulement une trentaine de mètres à dévaler s'arrêtant dans des buissons, à droite une dégringolade possible bien plus longue sauf si elle était stoppée par la rencontre mortelle de quelques rochers en surplomb. Paul sent ses jambes vaciller, chaque pas lui coûte un peu plus. Son imagination inconsciente est en train de le paralyser. Pourtant Nora semble d'humeur égale, comme si rien de nouveau n'était intervenu dans le trajet. Elle sent Paul en difficulté mais ne l'attend pas, pensant qu'il vaincra lui-même son appréhension. C'est lui finalement qui l'appelle, attends-moi ! Elle l'attend, puis repart doucement. Comme un automate il emboîte son pas en s'efforçant de ne penser à rien, sauf mettre ses chaussures dans les traces de celles de Nora et en adoptant la bonne alternance droite gauche. Ils arrivent sans un mot à l'extrémité de l'arête. Paul ne ressent plus la sensation de vertige. Il a le plaisir d'avoir gravi un sommet dont il rêvait, bien accompagné par Nora. Il profite de la vue panoramique et ne pense même pas aux difficultés qu'il pourrait affronter à la descente. Ce n'est qu'au retour de cette randonnée que Nora doit s'avouer le trouble qu'elle a ressenti quand Paul a démêlé sa chevelure, lui faisant désirer et à la fois craindre d'autres itinéraires avec lui.

Marcel Lalouz

Marcel Lalouz était rentré ce soir-là un peu plus tard que d'habitude, quelque chose lui semblait différent. Sans qu'il puisse l'identifier. Pour calmer son attente, pour retarder la réponse aux questions que son inconscient lui posait, il s'était réfugié dans l'exécution des gestes habituels lorsqu'il rentrait chez lui après une journée de travail souvent harassante. Desserrer son noeud de cravate, accrocher son blouson au porte-manteau, s'asseoir sur le tabouret dans l'entrée, se déchausser, content de pouvoir marcher pieds nus sur le plancher, accepter les caresses du chat venant se frotter contre ses jambes, ouvrir la fenêtre du salon pour faire entrer la fraîcheur du soir, s'il ne l'avait pas déjà trouvée ouverte. Cette routine s'était installée avec peu de variations au fil des cinq années passées dans cet appartement. Le chat n'était pas venu. En ouvrant la fenêtre, machinalement il scruta la constellation des pièces éclairées dans l'immeuble d'en face, où l'on pouvait imaginer le dialogue des dîneurs attablés en regardant leurs gestes. Peut-être les occupants des pièces sombres étaient-ils sortis pour rencontrer des amis au bistro, comme lui avait fait, en s'attardant pour prolonger cette journée particulière, imprudemment, sans se soucier de l'heure. Il n'était pas allé au bureau ce vendredi. Marcel était un employé consciencieux, ponctuel, discret et son chef de service n'avait pas pu lui refuser ce jour de congé demandé tardivement. Il huma une bonne odeur venue de la cuisine, viande mijotée ou gratin au four ? Son appétit s'en trouvait flatté par avance. Il suffirait d'attendre l'arrivée de l'autre pour passer à table, se délecter d'un bon plat et badiner sur les futilités habituelles. Non pas que Marcel fut un garçon superficiel, tout l'intéressait, il avait des connaissances, une certaine culture, un regard sur le monde. Mais dans la vie à deux, il se contentait d'une attitude détachée, qu'il assimilait à de la bienveillance, pour cacher désaccords inutiles ou relative indifférence à l'autre. Il jeta un oeil sur la table où ils avaient l'habitude de dîner quand leurs horaires de travail permettaient ce moment de détente conviviale. Un seul couvert était dressé. Avec la jolie vaisselle qu'ils avaient choisie ensemble. Un mot à la place du couvert absent lui expliquerait le probable contre-temps de l'autre. Il alla mettre de la musique, hésita entre Verdi et Leonard Cohen, et

finalement opta pour Eddy Mitchell. Il retraversa le salon jusqu'à la table, prit l'enveloppe, l'ouvrit et lut.

Mon Cher Marcel,

je t'ai préparé un repas que tu aimes, tu sauras le faire réchauffer si besoin. Ne m'attends pas pour le savourer. Je suis parti sans vouloir entendre les explications de ton retard. Je sais que tu as passé la journée avec Patrick, chez lui. j'en suis meurtri, écoeuré, détruit. Je n'aurais jamais dû te faire rencontrer cette mauvette de Patrick. Mon départ est définitif. Je passerai prendre mes affaires le week-end prochain, puisque je sais que tu seras parti à la mer avec Patrick. J'ai emmené Pastille la chatte qui elle m'est fidèle. Je te souhaite de bien baiser sans moi. Et compte sur moi pour ne pas être en reste de mon côté.

Ton désormais ex de plusieurs années,

Roland

Eddy Mitchell continuait de chanter 'il ne rentrera pas ce soir...'

Quand Marcel Lalouz s'est retrouvé seul, sa vie a changé. Après quelques mois de recherche, il a trouvé un nouvel appartement ne l'éloignant pas de son lieu de travail. Plus petit, plus calme, sans quitter le quartier. L'immeuble abritait des ateliers et vient d'être transformé en logements. Il est satisfait du sien, au troisième étage, donnant sur cour. Marcel a une vie en apparence tranquille. Il vit seul, ne reçoit que peu de visites, parfois une voisine. En semaine, il rentre chez lui vers 20 heures après avoir fait halte à l'épicerie au coin de la rue, pour acheter de quoi dîner. Ensuite, il regarde souvent un film et se couche tôt.

Les travaux d'aménagement de l'immeuble sont presque terminés. Marcel n'en voit la progression qu'en rentrant chez lui. Deux appliques ont été posées dans la semaine, pour assurer l'éclairage de la cour ; bien orientées, elles ne projettent pas de faisceaux lumineux sur les fenêtres des locataires. Hier il avait constaté le passage de maçons, ils avaient construit un local à poubelles dans un